

## Prologue

Ils ne sont plus là. Voilà vingt-cinq ans que je pense à ce jour. J'ai grandi à l'autre bout du monde, avec un nouveau nom, dans une nouvelle famille, en me demandant si je reverrais un jour ma mère, mes frères et ma sœur. Et me voici aujourd'hui devant une porte, au coin d'un bâtiment délabré, dans un quartier pauvre d'une petite ville poussiéreuse de l'Inde centrale ; le lieu où j'ai passé mon enfance. Mais plus personne ne vit là : la maison est inoccupée.

La dernière fois que je me suis trouvé ici, j'avais cinq ans.

La porte, avec ses charnières cassées, me semble infiniment plus petite que dans mes souvenirs d'enfant. Aujourd'hui, il faudrait que je me courbe en deux pour entrer. À quoi bon frapper ? Par la fenêtre et les trous dans le mur de brique abîmé, je distingue très bien l'intérieur de la minuscule pièce au plafond à peine plus haut que ma tête, où j'habitais avec ma famille.

C'était là ma pire crainte, une crainte si paralysante que je l'avais presque entièrement refoulée. Et si le jour où je retrouvais finalement ma maison, après des années de recherche, ma famille n'y vivait plus ?

Pour la deuxième fois dans mon existence, je suis perdu, et je ne sais pas quoi faire. Cette fois, j'ai trente

ans, de l'argent dans mes poches et un billet de retour sur moi. Pourtant, je ressens exactement la même chose que des années plus tôt sur ce quai de chemin de fer : j'ai du mal à respirer, mes pensées se bousculent dans ma tête et je donnerais tout pour changer le passé.

Soudain, la porte de l'appartement d'à côté, en meilleur état, s'ouvre, et une jeune femme en sari rouge en sort, tenant un bébé dans ses bras. Ma présence l'intrigue, et c'est compréhensible. J'ai l'air indien, mais mes habits occidentaux sont probablement un peu trop neufs, et mes cheveux, trop bien coiffés. Il saute aux yeux que je viens d'ailleurs : je suis un étranger. Pour ne rien arranger, je ne parle pas sa langue. Aussi, lorsqu'elle s'adresse à moi, je peux seulement deviner qu'elle me demande le motif de ma venue. C'est à peine si je me souviens de quelques mots en hindi, et je ne suis pas sûr de savoir les prononcer. Je réponds donc que je ne parle pas hindi, mais anglais. À ma grande surprise, la jeune femme balbutie :

— Je parle anglais, un petit peu.

Je pointe du doigt le logement vide et j'énumère les noms des personnes qui habitaient là :

— Kamla, Guddu, Kallu, Shekila.

Puis je me désigne moi-même et j'ajoute :

— Saroo.

Cette fois, la femme reste muette. Je me souviens alors d'une chose que maman m'a donnée en Australie, précisément pour une telle occasion. Je farfouille dans mon sac à dos et en sors une page A4 remplie de photos en couleurs de moi enfant. Je pointe à nouveau le doigt vers moi, puis montre le garçon sur les images et dis : « Petit », ensuite, « Saroo ».

J'essaie de me rappeler qui étaient nos voisins lorsque j'habitais ici. Y avait-il une petite fille qui pourrait aujourd'hui être cette femme ?

Elle examine les photos et me regarde. Je ne suis pas sûr qu'elle ait compris, mais, cette fois, elle dit dans un anglais hésitant :

— Ces gens... plus habiter... ici.

Elle ne fait que confirmer ce que je sais déjà ; pourtant, l'entendre formuler tout haut me cause un choc. La tête me tourne et je reste planté là devant elle, incapable de bouger.

J'ai toujours su que, même si j'arrivais à retourner sur le lieu où j'avais grandi, ma famille n'y habiterait peut-être plus. Durant la courte période où j'avais vécu avec eux, ils avaient déjà déménagé une fois pour venir s'installer ici : les gens pauvres choisissent rarement où ils habitent, et ma mère était forcée d'accepter tout travail qui se présentait.

Telles sont les pensées qui commencent à remonter à la surface. Quant à l'autre hypothèse, celle que ma mère soit décédée, je la repousse au fond de mon esprit.

Un homme qui nous a remarqués s'approche, et je répète mon mantra : je récite les noms de ma mère, Kamla, de mes frères, Guddu et Kallu, de ma sœur, Shekila, et le mien, Saroo. Alors qu'il s'apprête à parler, un second homme s'avance et prend le relais.

— Oui. En quoi puis-je vous aider ? demande-t-il en bon anglais.

Cet homme est la première personne avec qui je peux réellement converser depuis mon arrivée en Inde. Je m'empresse de lui débiter mon histoire : j'habitais ici quand j'étais enfant. Un jour, je suis parti quelque part avec mon frère et je me suis perdu. J'ai par la suite grandi dans un autre pays, incapable de me souvenir du nom de cet endroit. Mais j'ai fini par retrouver le chemin jusqu'à ma ville, Ganesh Talai, où j'espère retrouver ma mère, mes frères et ma sœur : Kamla, Guddu, Kallu, Shekila.

L'homme semble abasourdi par mon histoire, tandis que j'énumère à nouveau les prénoms de mes proches.

— Attendez ici, s'il vous plaît, dit-il au bout d'un moment. Je reviens dans deux minutes.

Les hypothèses se bousculent dans ma tête : qui ou quoi est-il parti chercher ? Quelqu'un qui saurait ce qu'ils sont devenus ? Une adresse peut-être ? A-t-il seulement compris qui je suis ? Je n'ai pas longtemps à attendre. Quelques instants plus tard, il revient et prononce ces paroles que je n'oublierai jamais :

— Venez avec moi. Je vais vous emmener auprès de votre mère.

## Souvenirs

Quand j'étais petit, à Hobart, en Australie, j'avais une carte de l'Inde sur le mur de ma chambre. C'était maman – ma mère adoptive – qui l'avait accrochée là pour que je me sente moins dépaycé en arrivant d'Inde en 1987, à l'âge de six ans.

Elle avait dû m'expliquer ce qu'elle représentait, car je n'avais jamais mis un pied à l'école et je crois que je ne savais même pas ce qu'était une carte, et encore moins à quoi ressemblait celle de l'Inde.

Maman avait décoré la maison d'objets indiens : il y avait des statuettes hindoues, des clochettes, des ornements en cuivre et plein de petites figurines d'éléphants. À l'époque, je pensais qu'on trouvait ce genre d'objets dans tous les foyers australiens. Elle avait également recouvert la commode de ma chambre de tissu à motifs indiens et posé dessus une poupée en bois sculpté vêtue de couleurs vives. Toutes ces choses me paraissaient familières, même si je n'avais jamais rien vu de tel auparavant. D'autres parents adoptifs auraient pu considérer que j'étais assez jeune pour recommencer ma vie en Australie à zéro et décider de m'élever en gommant toute référence

à mon pays natal. Mais ma couleur de peau m'empêcherait toujours de masquer mes origines. Et puis, elle et papa n'avaient pas choisi d'adopter un petit Indien par hasard.

Durant toute mon enfance, les centaines de noms de lieux sur la carte s'étalèrent devant mes yeux. Bien avant d'apprendre à lire, je savais que l'immense pointe du sous-continent indien grouillait de villes et d'agglomérations, de déserts et de montagnes, de fleuves et de forêts : le Gange, l'Himalaya, les tigres, les dieux ! Et cela en vint à me fasciner. Je contemplais la carte au-dessus de ma tête en songeant que quelque part au milieu de tous ces noms se cachait l'endroit d'où je venais, mon lieu de naissance. Je connaissais son nom, « Ginestlay », mais j'ignorais totalement s'il s'agissait d'une ville, d'un village, d'un quartier ou d'une rue – et où le chercher sur la carte.

Je ne connaissais pas non plus mon âge exact. La date de naissance figurant sur mes documents officiels était le 22 mai 1981, mais l'année avait été estimée par les autorités indiennes, et le jour était celui de mon arrivée dans l'orphelinat qui m'avait placé à l'adoption. Illettré et désorienté comme je l'étais, j'avais été bien en peine de leur dire comment je m'appelais et d'où je venais.

Quand ils m'ont adopté, mes parents ignoraient tout des circonstances dans lesquelles je m'étais perdu. Pour eux (pour tout le monde), j'avais simplement été recueilli dans les rues de Calcutta et placé dans un orphelinat après l'échec des tentatives pour retrouver ma famille. Pour notre plus grande joie à tous, j'avais été adopté par les Brierley.

Au début, donc, mes parents me montraient Calcutta sur la carte en me disant que c'était de là que je venais. Mais, en réalité, je n'avais jamais entendu le nom de cette ville avant qu'ils le prononcent. Ce n'est qu'un an après mon arrivée, une fois que j'ai eu fait quelques progrès en

anglais, que j'ai pu leur expliquer que je ne venais pas de Calcutta : j'y étais arrivé par un train que j'avais pris dans une gare près de Ginestlay, qui s'appelait « Bramapour » ou « Berampur », mais je n'étais pas sûr. Je savais juste que cet endroit était très loin de Calcutta et que personne n'avait pu m'aider à le localiser.

Évidemment, à mon arrivée en Australie, l'accent était mis sur le futur, pas sur le passé. J'entrais dans une nouvelle vie, dans un monde très différent de celui où j'avais vu le jour, et mes parents adoptifs déployaient de gros efforts pour répondre aux défis que cela posait.

Le fait que je ne comprenne pas encore l'anglais n'inquiétait pas maman outre mesure, car elle savait que cela se ferait petit à petit. Plutôt que de s'évertuer à m'apprendre la langue, elle jugeait plus important de me prodiguer de l'attention et du réconfort, afin de me mettre en confiance. Et pour cela, pas besoin de mots.

Elle connaissait également un couple d'Indiens dans le voisinage, Saleen et Jacob, auquel nous rendions régulièrement visite pour partager des repas indiens. Ils me parlaient dans ma langue natale, l'hindi, et me posaient des questions simples ou me traduisaient les consignes de mes parents concernant la vie quotidienne.

Comme je venais d'une famille très pauvre, je n'avais pas beaucoup de vocabulaire, mais le fait que quelqu'un me comprenne m'aidait énormément à me sentir mieux dans mon nouvel environnement.

Si mes parents n'arrivaient pas à me faire saisir une chose par des gestes ou des sourires, nous savions que nous pouvions compter sur Saleen et Jacob, si bien que nous n'avons jamais été coincés.

Comme n'importe quel enfant, j'ai appris assez vite ma nouvelle langue. Dans les premiers temps, je parlais très peu de ma vie en Inde. Mes parents préféraient attendre

que je sois prêt, mais, visiblement, je ne semblais pas y accorder beaucoup d'intérêt. Maman se souvient cependant d'un jour où, à l'âge de sept ans, j'avais soudain paniqué et crié :

— J'ai *habillé* !

Elle avait découvert après coup la cause de mon affolement : j'avais *oublié* le chemin que j'empruntais pour me rendre de ma maison en Inde, jusqu'à l'école voisine, où j'allais observer les élèves.

Elle m'avait fait comprendre que ce n'était plus vraiment important. Mais, pour moi, ça l'était. Mes souvenirs étaient tout ce qu'il me restait de mon passé, et, dans mon for intérieur, j'y repensais sans cesse, encore et encore, pour m'assurer de ne pas les « habiller ».

En fait, le passé émergeait fréquemment dans mes pensées. La nuit, des souvenirs me traversaient l'esprit, et j'avais du mal à me rendormir. Les journées étaient généralement moins troublées, car j'avais beaucoup d'activités pour m'occuper, mais ces réminiscences m'accablaient constamment l'esprit.

Pour cette raison, et parce que j'étais déterminé à ne pas oublier, j'ai toujours gardé des souvenirs précis et quasi complets de ce que j'ai vécu en Inde lorsque j'étais enfant. Les images de ma famille, de l'endroit où nous habitons, et des événements traumatiques qui ont suivi ma séparation d'avec elle restaient très nettes dans ma mémoire, parfois dans les moindres détails. Il y avait de bons souvenirs et des mauvais..., mais je ne pouvais pas faire le tri, pas plus que je ne pouvais les laisser s'envoler.

Ma transition vers la vie dans un autre pays et une autre culture s'est faite plus facilement qu'on pourrait l'imaginer, sans doute parce qu'en comparaison de ce que j'avais enduré, il allait de soi que ma situation en Australie était meilleure. Bien sûr, mon plus grand désir

restait de retrouver ma mère, mais, dès que j'ai réalisé que c'était impossible, j'ai compris que je devais saisir toutes les chances de survivre qu'on m'offrait.

Dès le départ, papa et maman se sont montrés très affectueux. Ils m'ont toujours fait beaucoup de câlins et donné le sentiment d'être en sécurité, protégé, aimé et, par-dessus tout, désiré. Cela signifiait beaucoup pour un enfant perdu qui avait connu le désintéret total d'autrui. Nous avons très vite noué des liens affectifs, et je leur ai rapidement accordé ma confiance.

Malgré mes six ans (j'ai toujours considéré que j'étais né en 1981), je comprenais le privilège que j'avais eu de me voir accorder une seconde chance. Je suis vite devenu « Saroo Brierley ».

Maintenant que je vivais dans ma nouvelle famille à Hobart, à l'abri du danger et du besoin, j'ai commencé à me dire que ce n'était peut-être pas bien de m'appesantir sur le passé, que ce nouveau départ impliquait que je mette mes souvenirs sous clé. J'ai donc gardé pour moi mes réminiscences nocturnes. De toute manière, à l'époque, je ne disposais pas du vocabulaire suffisant pour les exprimer et, dans une certaine mesure, je ne réalisais pas non plus le caractère extraordinaire de mes expériences : elles m'avaient profondément perturbé, mais j'imaginai que beaucoup de personnes partageaient ce lot. Ce n'est que plus tard, quand j'ai commencé à raconter mon histoire autour de moi, et vu les réactions des gens, que j'ai compris qu'elles étaient tout sauf ordinaires.

Il arrivait que mes réminiscences nocturnes empiètent sur la journée. Je me souviens du jour où mes parents m'avaient emmené voir le film indien *Salaam Bombay*. Les images du petit garçon s'efforçant de survivre seul dans une ville tentaculaire, dans l'espoir de retrouver sa mère, avaient réveillé des souvenirs si douloureux

que j'avais éclaté en sanglots dans la salle obscure sans que mes parents, qui pensaient bien faire, comprennent pourquoi.

Même la musique triste (quel qu'en soit le genre, mais en particulier le classique) déclenchait parfois des souvenirs émotionnels. J'étais bouleversé quand je voyais ou entendais un bébé pleurer ; mais, pour une certaine raison, ce qui m'émouvait le plus, c'était de voir des familles nombreuses. J'imagine que, même si j'avais conscience de ma chance, cela me rappelait ce que j'avais perdu.

Peu à peu, cependant, j'ai commencé à m'exprimer sur mon passé. Un mois environ après mon arrivée, j'ai décrit à Saleen ma famille indienne (sans entrer dans les détails : ma mère, ma sœur, mes deux frères). Je lui ai dit que j'avais été séparé de mon frère et que je m'étais perdu. Je n'avais pas les mots pour tout expliquer, mais Saleen m'a laissé raconter à mon rythme.

Petit à petit, à mesure que mon vocabulaire s'enrichissait, je donnais des détails supplémentaires à mes parents. Je leur ai ainsi parlé de mon père, qui nous avait abandonnés quand j'étais tout petit.

La plupart du temps, je me concentrais toutefois sur le présent : j'allais à l'école, je me faisais des amis et je me découvrais une passion pour le sport.

Et puis, un peu plus d'un an après mon arrivée, par un week-end pluvieux, je me suis mis à raconter mon enfance en Inde, à la grande surprise de maman... autant qu'à la mienne. Je me sentais probablement plus à l'aise dans ma nouvelle vie et j'avais suffisamment développé mon vocabulaire pour décrire mes expériences. Je lui ai confié une quantité de choses à propos de ma famille indienne : le fait que nous étions si pauvres que nous avions souvent faim, ou que ma mère devait faire le tour des voisins avec une casserole pour mendier des restes.

C'était un récit poignant, et maman m'a serré dans ses bras. Elle a proposé qu'on réalise une carte du quartier de mon enfance. À mesure qu'elle dessinait, je lui montrais où se trouvait la maison de ma famille, quel chemin emprunter pour aller jusqu'au fleuve où l'on s'amusait, et l'emplacement du tunnel qu'il fallait traverser pour se rendre à la gare. Je traçais la route avec mon doigt.

Puis nous avons dessiné l'intérieur de ma maison en détail, en indiquant où dormait chaque membre de ma famille, et même l'ordre dans lequel nous nous couchions. (Par la suite, à mesure que j'ai augmenté mon vocabulaire, nous sommes revenus sur la carte pour y apporter des précisions.)

Porté par le tourbillon des souvenirs, je me suis mis, sous le regard ahuri de ma mère qui prenait des notes, à déballer les circonstances dans lesquelles je m'étais perdu. Elle avait tracé sur la carte une ligne sinueuse pointant vers Calcutta et écrivit : *Très long voyage.*

Deux mois plus tard, nous sommes allés à Melbourne rendre visite à d'autres enfants adoptés dans le même orphelinat que moi, à Calcutta. Inévitablement, le fait de discuter dans ma langue natale avec mes petits compatriotes a réveillé des images très nettes du passé. Pour la première fois, j'ai dit à maman que l'endroit d'où je venais s'appelait « Ginstlay », et, quand elle m'a demandé de quoi je parlais, je lui ai répondu, avec beaucoup d'assurance, mais bien peu de logique :

— Tu m'emmènes là-bas et je te montre. Je sais par où passer.

Le fait de prononcer le nom de ma ville avait été comme ouvrir une vanne. Quelque temps plus tard, j'ai livré une version encore plus complète des événements à une institutrice que j'aimais bien. À son tour, elle a passé une heure et demie à prendre des notes, avec cette même

expression ébahie sur le visage. Si de mon côté je trouvais l'Australie étrange, le récit de ma vie en Inde devait leur donner l'impression que ces événements s'étaient produits sur une autre planète.

Je leur avais parlé des gens et des lieux dont j'avais maintes fois tourné et retourné l'histoire dans ma tête, et auxquels j'ai continué de penser en grandissant. Elle comporte naturellement des trous ici et là. Il arrive qu'un détail m'échappe, comme la chronologie exacte des événements ou le nombre de jours qui se sont écoulés entre eux. Et j'ai parfois du mal à faire la part des choses entre mes réflexions et mes émotions d'alors, et celles que j'ai développées au fil des vingt-six années qui ont suivi. Mais, même si les retours répétés sur le passé, à la recherche d'indices, ont pu semer une certaine confusion dans ma mémoire, la plupart des expériences que j'ai vécues dans mon enfance y restent très nettes.

À l'époque, j'avais été soulagé de raconter mon histoire, du moins ce que j'en comprenais. Aujourd'hui, après les événements survenus il y a deux ans, qui ont changé ma vie, je me réjouis que le récit de mes expériences puisse donner espoir à d'autres personnes.